

mes gens et je vous assure que cette nouvelle n'est pas sans m'é-mouvoir. « Serait-il vrai que j'ai tué un tigre ? !... pour qui sera la peau ? » Je suis mes sauvages dans la brousse la plus épaisse où ils pénètrent, armés de sabres et de lances pour achever l'animal, s'il râle encore.

Cinq minutes de silence ; rien, que le bruissement des grandes herbes que nous foulons et le battement précipité de nos cœurs anxieux ; bientôt un silence plus lourd encore, personne ne bouge. Qu'est cela ? — « Grand-père, le voilà, il est énorme et bien mort, va. » Décidément me voilà tueur de tigres. Que va-t-on dire en France ? — Et en effet, dans l'épaisseur du buisson git un corps énorme, un vrai cadavre, je m'approche, je le touche de mon bâton — pas un signe de vie. J'écarte les grandes herbes et je vois un superbe animal, — une belle vache tachetée noir et blanc ; seconde victime du tigre dont je vendais la peau. Adieu, vaine gloire du monde !

Le retour fut piteux. Chemin faisant, nous découvrîmes trois autres vaches affreusement étranglées, deux même à moitié dévorées. C'étaient d'autres victimes de la terrible bête. Comment mon flacon de strychnine n'avait-il pas produit son effet ? Voilà ce que je ne pouvais comprendre. La journée se passa mal, je m'endormis inquiet, car enfin croyez-vous qu'il soit bien gai de sentir un tigre si près de soi ?

Le lendemain matin tout s'éclaircit et voici le mystère, vous brûlez de l'apprendre.

Eh bien, c'est le tigre qui tue les bœufs, oui, mais ce n'est pas lui qui a mangé la tête empoisonnée. Ce sont les chiens du village, et les pauvres bêtes crèvent de tout côté. Je m'en vais faire porter la défense expresse de les manger. Quant au tigre, gare à lui, car il faut venger la mort de nos chiens, et d'ailleurs la vie n'est plus sûre avec de tels voisins.

Ce sont là d'ailleurs les seuls ennemis que j'aie à combattre. La persécution ne souffle point ici. Je ne sais si je dois en bénir le bon Dieu ou m'en plaindre à lui. Point d'espérance de martyr dans nos parages, au moins pour le moment. Il n'est point encore temps, me dites-vous, de souhaiter la récompense. — Mon Dieu, je l'attends sans la désirer plus que de raison, tout en me disant qu'elle ne viendra jamais trop tôt. Il doit faire si bon au ciel !

En attendant il faut passer saintement le temps de l'exil, qui, tout bien pesé, n'est par pour moi si pénible. Il y a bien le corps, cette vieille machine, qui parfois refuse d'aller, mais la gaieté vaut presque la santé, et celle-là ne me manque pas, même aux heures de dur labeur. Que sont ces petites croix en face d'un bonheur éternel ?

Soyons fiers de ces maux dont le Ciel est l'enjeu,
Si l'homme porte en lui quelques rayons du Verbe
C'est par la croix surtout qu'il ressemble à son Dieu.

Que ce soit là le mot de la fin. Priez et faites prier pour moi et mes sauvages, tous ceux qui veulent bien s'intéresser encore au pauvre missionnaire des sauvages Bah-Mars.

L. ASSERAY,
Missionnaire apostolique.